

CROISSANCE-FINITUDE OU LIBERTÉ-LIMITATION ?

Échange avec Noël k. Salathé

Noël K. Salathé

S.F.G. | Gestalt

2010/1 - n° 38
pages 113 à 122

ISSN 1154-5232

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-gestalt-2010-1-page-113.htm>

Pour citer cet article :

Salathé Noël K. , « Croissance-finitude ou liberté-limitation ? » Échange avec Noël k. Salathé,
Gestalt, 2010/1 n° 38, p. 113-122.

Distribution électronique Cairn.info pour S.F.G..

© S.F.G.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Croissance-finitude ou liberté-limitation ?

Échange avec Noël K. Salathé

Noël K. SALATHÉ

Élève d'Isidore From, fut en France, dès la fin des années soixante-dix, l'un des initiateurs de la Gestalt. Il considère que cette discipline représente l'antenne thérapeutique des concepts philosophiques existentialistes et phénoménologiques.

A la demande du comité d'organisation des Journées d'Étude de la SFG, j'ai interviewé Noël Salathé chez lui à Montreux. Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois et avons passé plusieurs heures à échanger autour du thème « croissance et finitude ». Ce texte est une transcription partielle des enregistrements réalisés pendant nos discussions et ne prétend pas restituer l'entièreté de la rencontre avec ses émotions, ses silences et sa convivialité entre volutes de cigares et arômes de cognac...

Philippe W. Hardy

Noël K. Salathé : On a hérité de cette espèce de dogme, de croyance en la croissance universelle et linéaire, si je puis dire. Je crois que le grand coupable de cet état de choses est Rogers, avec les voies optimistes du potentiel humain qui a comme postulat que la fonction de l'organisme, c'est la croissance.

Philippe W. Hardy : Oui, postulat que tu évoques avec l'histoire de Maslow.

N. K. S. : Isidore From faisait très bien ressortir que la fonction de l'organisme n'est pas la croissance. La fonction de l'organisme, c'est la survie, la perpétuation, la reproduction, le maintien de la vie. C'est ça, en fait, la fonction de l'organisme. Il y a certainement

un moment dans lequel cette fonction devient prédominante. C'est au moment où effectivement la croissance devient négative. Jean-Marie Robine a eu une belle formule à ce sujet. Ayant écouté ce que Isadore avait à dire là-dessus, il a publié un texte dans lequel, à propos de « *la fonction de l'organisme c'est la croissance, la fonction de l'organisme c'est la survie, la perpétuation, son maintien* », il disait : « *La croissance est une excroissance* ». Je trouve que la formule est jolie, que c'est un produit dérivé. Si la survie se fait bien, si elle ne présente pas de problème, alors on est dans un environnement, dans une situation, un état permettant la croissance.

Pourtant, la croissance n'est pas toujours bonne. Les dinosaures en sont un exemple ! Les cancers en sont un autre. Le cancer croît très bien ; très bonne croissance ! Mais elle est négative, elle est néfaste en tant que telle. Par conséquent, sachons de quoi on parle lorsqu'on parle de croissance : elle a deux volets. Elle a deux volets et, évidemment, la finitude est totalement antinomique à la croissance. En fait, la synthèse, l'expression de tout ceci qui, à mon avis, est la plus cohérente, c'est la position de Rollo May qui voit les deux éléments non pas comme contraires, pris entre deux choses, entre la croissance et le besoin, le désir de perfection, le désir d'augmentation, le désir de progrès, etc. et l'autre aspect, qui est l'aspect démoniaque, dans lequel on est face à – n'employons pas le terme de finitude –, mais face à la limitation.

Et j'avais d'ailleurs repris cela sous une certaine forme en disant qu'il s'agit en fait de polarités entre liberté et limitation⁽¹⁾. J'ai écrit un petit texte sur liberté et limitation, qui sont les deux polarités. La liberté permet la croissance, la limitation... Je crois que je me serais limité à la question de la croissance. La croissance emporte ses propres limites. Mais alors évidemment, pour en revenir à cette notion de croissance, c'est la tarte à la crème de toute l'École humaniste de la deuxième moitié du vingtième siècle. En fait, depuis 1950, on a fonctionné sur cette recherche, cette croyance en la possibilité d'un progrès indéfini. La croissance étant vue uniquement sous son aspect « progression ».

Ainsi donc, Hefferline et Goodman sont dans la lignée du potentiel de croissance – je vais employer le mot – illimitée. Toute leur stratégie, toute leur technique thérapeutique, toute leur

1- *Liberté-limitation, le champ de la responsabilité* in *Revue Gestalt* n° 17, L'existentiel, SFG, 1999.

attitude thérapeutique a pour objet de débloquent ce potentiel de croissance. En ce sens, ils s'inscrivent dans une large mesure dans l'optique rogérianne, en dépit du fait que Allport disait de Maslow que c'était un fasciste.

P. W. H. : Ah, il disait ça de lui ?

N. K. S. : Oui, parce que, justement, il y croyait trop fort. Perls était plus nuancé, je pense. Et certainement, Isadore, qui est le successeur de Goodman, était encore plus réservé à ce sujet. Mais, fondamentalement, leur attitude est celle de la reconnaissance de la liberté, de la marge de liberté que l'on peut avoir. La marge, qui n'est pas la marge du comportement, qui n'est pas un comportement de nécessité, qui n'est pas un comportement de déterminé, qui est le comportement élu, choisi.

P. W. H. : Revenons sur la question de croissance et finitude. Toi, tu dirais liberté et limitation.

N. K. S. : Oui, c'est d'ailleurs le titre que je donne au texte que j'ai écrit. C'est liberté et limitation. Ce n'est pas croissance et finitude. C'est un texte sur la liberté et la limitation. C'est ça, le paramètre existentiel, liberté et limitation. Et évidemment, la liberté est un postulat indémontrable, qu'il s'agit d'accepter comme la croyance en Dieu ou autre chose. Cette liberté est restreinte. Elle ne s'applique qu'à un domaine relativement étroit. Il est clair qu'on est conditionné, enfin, largement conditionné par ses gènes. Mais même là, il y a encore un espace de liberté.

P. W. H. : Tu le mettrais aussi en polarité ? Liberté-limitation ?

N. K. S. : Oui, absolument. Pour moi, c'est beaucoup plus éloquent que croissance-finitude. La limitation, entre autres, la mort, n'est-ce pas...

P. W. H. : Bien sûr. Si tu devais faire une intervention à ces journées d'étude, j'imagine que tu la ferais sur liberté et limitation, comme pour établir un parallèle avec le titre ?

N. K. S. : Les choix confrontent immédiatement à la finitude. Parce que faire un choix, c'est prendre une chose et écarter toutes les autres. Faire un choix, c'est faire le deuil de tous les autres possibles. C'est pour cela que c'est si angoissant. C'est qu'on va abandonner tous les autres. Je fais ce choix, je n'ai plus la possibilité... Ah, peut-être que je pourrais faire ceci ou bien cela... Le choix comporte le deuil de tous les autres possibles. La fin, la mort, la finitude de tous les autres possibles. Le choix confronte immédiatement à la finitude. C'est la raison pour laquelle on a tellement de mal à les faire et pour laquelle on essaie tellement de ne pas avoir à choisir ! Choisir, c'est accepter la mort de tout le reste, de tous les autres. C'est Finkelstein qui dit que les choix coûtent très cher. Ils coûtent très cher parce qu'ils coûtent tout le reste. Le choix dépend de valeurs bien établies, bien intégrées, bien appropriées et bien issues de soi-même. Si ce sont des valeurs qui sont imposées de l'extérieur, si ce sont des introjections, cela ne sert à rien. Ce qui se passe, en plus, c'est qu'il y a plusieurs valeurs qui sont en cause, un peu contradictoires. Il va alors falloir faire un tri dans les échelles de valeurs. Mais une fois que tout est clair, le danger, la menace disparaissent, la porte s'ouvre pour débloquent le contact.

Lors du tout premier congrès, en 1983, j'avais préparé une intervention, un petit texte. Nous étions plusieurs à faire des présentations « clefs », dont Marie Petit, il y avait...

P. W. H. : ... Serge Ginger, j'imagine...

N. K. S. : Serge Ginger, naturellement. Jean-Marie Robine, Jean-Marie Delacroix et Anne Ancelin. J'avais présenté un petit texte de quelques pages, dans lequel mon argument principal... De temps en temps, je repense à ce texte et je me dis qu'il est encore d'actualité. Mon argument principal était que la Gestalt-thérapie n'était pas une psychologie clinique, mais une philosophie clinique. J'avais énoncé que, pour moi, la Gestalt représentait l'antenne thérapeutique de l'existentialisme et qu'il fallait voir la Gestalt comme, enfin, que pour moi, la Gestalt c'était une philosophie clinique et non pas une thérapie clinique, non pas une psychologie clinique. Et en fait, c'est bien cela. Je me considère

plus comme philosophe que comme psychologue. L'aspect psychologique est purement l'utile instrument de traduction immédiate de ces valeurs philosophiques.

Lorsque je revoyais les questions que tu voulais me poser, celle qui me touchait le plus, c'est celle qui me demandait : « *Que veux-tu transmettre ?* » Et justement, ce que je voudrais transmettre, ce n'est pas la Gestalt-thérapie, ou l'existential, ou la psychanalyse, ou telle et telle théories, tel et tel mécanismes, ou tel et tel processus, la théorie du self, tout cela. Ce que je voudrais transmettre c'est : qu'est-ce qu'être thérapeute, l'être thérapeute en soi ? Et ça, c'est largement une reconnaissance d'humilité, face au patient, face à l'autre. Pour moi, le thérapeute est quelqu'un qui a du savoir, il a acquis beaucoup de connaissances, il a passé sa vie à lire des bouquins, à étudier des cas, beaucoup de choses. Ce savoir se répartit en trois compartiments. Il y a ce qu'on appelle le savoir-savoir. C'est la connaissance, la théorie. Je sais ce que c'est que la psychanalyse, les...

P. W. H. : ... les concepts...

N. K. S. : ... les différents concepts, le conscient, l'inconscient, le moi, le sur-moi, la première topique, la deuxième topique, enfin bref, c'est le savoir-savoir. Je sais ce que c'est que la Gestalt, en ce sens que j'ai compris le cycle de l'expérience, comment ça fonctionne, par où ça passe. J'ai de bonnes notions sur les résistances, comment ça marche. Tout cela, c'est le savoir. Et je sais comment cela se positionne par rapport à d'autres savoirs. Je sais comment se positionne ma connaissance théorique de la Gestalt, ma connaissance de cette posture cognitive par rapport, justement, à des thérapies cognitives, ou par rapport à l'analyse transactionnelle, ou par rapport au comportemental.

P. W. H. : C'est tout ce qu'on apprend dans les écoles, en fin de compte.

N. K. S. : C'est tout ce qu'on apprend dans les écoles. Tout cela fait partie du bagage, de la boîte à outils si on veut, du thérapeute. C'est le savoir-savoir.

Il y a une deuxième catégorie qui est le savoir-faire. Ce n'est pas le tout d'avoir toutes ces connaissances, il faut le savoir-faire. Comme pour le médecin. Comment fait-on dans tel ou tel cas, comment vais-je appliquer cette connaissance à un cas particulier ? Comment vais-je la relier à la problématique qui se pose immédiatement par rapport au client, c'est-à-dire par rapport au diagnostic, à la prescription et au traitement ? C'est le savoir-faire.

P. W. H. : C'est comme la clinique, c'est ce que les médecins appellent la clinique.

N. K. S. : Et puis, le troisième volet, qui est pour moi le plus important, enfin, pas le plus important parce que les deux autres sont absolument nécessaires, mais, quand on maîtrise le savoir-savoir et le savoir-faire, c'est le savoir-être. Le savoir-être un thérapeute. Ça ne sert à rien le savoir-être thérapeute si on ne possède aucune connaissance. On devient sauvage, on fait n'importe quoi. Malheureusement, il y a eu beaucoup trop de ce n'importe quoi...

Mais le savoir-être est pour moi l'aspect le plus important. Le savoir-être, c'est la relation. C'est savoir être en relation parce que je crois fondamentalement que c'est la relation qui soigne. Je ne suis pas le premier à le dire ! Alors, comment développer cette relation et dans quel sens la développer ? Évidemment, pour moi, la réponse à cette question c'est l'approche dialogale, c'est l'approche de Martin Buber, c'est l'approche du dialogue avec toute la complexité que cela représente quand on intègre ce qu'il voit dans la relation. On voit la complexité de la position du thérapeute qui est à la fois en dehors, ou à la marge et à l'intérieur. Le « nous ». C'est-à-dire, dans le « je » et le « tu », dans le chapitre III, je crois, le premier énoncé c'est, « Au commencement, il y a relation ». Et c'est vrai, au commencement, il y a relation, au moment de la naissance, de l'accouchement, au commencement, c'est la relation. Et pour moi, effectivement, ce qu'il y a d'important à transmettre, c'est ce que représente et ce que nécessite comme acte de présence cet « Être-thérapeute » : c'est avant tout être présent.

P. W. H. : Donc, pour toi, Buber est vraiment pour nous Gestalt-thérapeutes quelqu'un d'incontournable ?

N. K. S. : Absolument ! La capacité de... la non-directivité naturellement, mais la capacité d'inclusion est une capacité centrale à l'exercice thérapeutique. J'ai moi-même traduit un article de Maurice Friedman qui définit l'inclusion de Buber en la différenciant de l'empathie⁽²⁾.

P. W. H. : Quel lien fais-tu entre Buber et Rollo May ?

N. K. S. : Entre Buber et Rollo May ? Je pense... De ce que je connais de Rollo May, je pense que son attitude est plus cognitive que celle de Buber. Il prend davantage une direction par rapport à la situation qui lui est apportée. Buber n'a pas de point de vue au départ. Il crée cette relation « je-tu ».

P. W. H. : Il crée, il favorise...

N. K. S. : Oui. Alors que Rollo May est quand même... disons un pas en arrière de cela. Il est encore dans l'école un peu didactique, si tu veux, très philosophique, parce que c'est un religieux, Rollo May, c'est un pasteur, c'est un existentialiste, fondamentalement. D'ailleurs, ce n'est pas pour rien qu'il a écrit *La psychothérapie existentielle* !

P. W. H. : Est-ce que tu dis que Rollo May aurait... avec ses patients, avait des intentions, ou avait un projet ?

N. K. S. : Oui. Il avait plus un projet, je pense. Buber, lui aura plus comme projet de faire émerger, deviner ce que l'autre est appelé à devenir. Ce que Buber a cherché, c'est à peu près cela : « appelé à devenir ». Pour moi, c'est ça qui est central. Cette capacité, cet affinement, cette capacité d'être un thérapeute. Être capable d'affirmer l'autre dans son être et cela se fait par l'inclusion dans son propre univers, sans tomber en confluence.

2- « L'inclusion ou la capacité d'imaginer le réel doit être distinguée d'une part de l'empathie qui verse de l'autre côté de la relation et abandonne son côté propre et d'autre part de l'identification qui reste de son propre côté et ne peut aller de l'autre [...] Pour Buber, l'inclusion n'est pas synonyme de symbiose. L'inclusion consiste à imaginer le réel, ce qui signifie éprouver l'autre versant de la relation tout en ne perdant pas sa propre assise dans ce processus » Extrait de Problèmes de confirmation en psychothérapie, in Journal of Humanistic Psychology Vol. 34, n° 1, 1994, traduit par Noël Salathé.

BIBLIOGRAPHIE

FRIEDMAN M. : Problèmes de confirmation en psychothérapie, *Journal of Humanistic Psychology*, Vol. 34, n° 1, 1994 traduit par Noël Salathé et publié dans : Textes choisis à propos de la relation thérapeutique dans une perspective existentielle in *Revue Gestalt n° 17, L'existentiel*, SFG, 1999 - Buber et la psychothérapie dialogale, *Journal of Humanistic Psychology*, Vol. 42, n° 4, 2002, adapté par Noël Salathé.

SALATHÉ N. K. : Liberté – Limitation, le champ de la responsabilité, *Revue Gestalt n° 17, L'existentiel*, SFG, 1999.



Fini

Tu n'es plus.
Déjà que tu n'étais pas là,
maintenant, tu n'es plus, par surcroît.

Enfermé.
Seul derrière les murs de ton ego,
tu m'as juste appris à faire sans toi.

J'ai cru.
Que je n'aurais pas mal,
que je n'aurais rien à pleurer.

Orpheline.
De toi depuis toujours,
de l'espoir depuis mardi.

Terminé.
Il n'y aura plus jamais
ni de peut-être, ni de si..., ni de possible.

Et c'est là.
C'est là que j'ai mal. Là, que je pleure.
C'est le dernier deuil.

Encore.
Une marche, une étape de plus.
Inexorable, inévitable, incontournable.

Grandir, croître...
Pour partir – la prochaine ?
Après elle, après toi, à mon tour.

Manon Van Wænsel